

«LES GUERRES PRÉCIEUSES» DE PERRINE TRIPIER



Perrine Tripier, 26 ans a déjà publié deux romans chez Gallimard. „Les guerres précieuses“ et „Conque“. La jeune femme est diplômée de l’université Rennes-en littérature générale et comparée, professeure de lettres dans un lycée de la région parisienne. Son père est instituteur, sa mère bibliothécaire, Perrine Tripier a donc grandi au milieu des livres, dans le Limousin. **« J’ai toujours écrit des poèmes, nouvelles, courts romans. Être publiée était le rêve de ma vie. »**

Je vous parlerai ici de son premier roman „Les guerres précieuses“ qui thématise le passé, le temps qui passe, la famille. Perrine raconte lors d’une interview à Radio France que ce livre est né d’un sentiment de tristesse lorsqu’en 2018, ses grands-parents ont vendu, dans la région d’Angers, la maison de famille où ils se réunissaient. Elle a étiré ce sentiment pour en faire une fiction.

Dans ce roman, une dame âgée tire le fil des ses souvenirs et de son existence en 4 saisons à travers le prisme d’une maison vivante où la mémoire se déforme.

Que ressent une femme en fin de vie? Le bonheur se situe nécessairement dans le passé. Il y a une part fantasmée des souvenirs qu’elle convoque. Il y a des allégories qui peuplent son imaginaire: la Maison. Le lecteur peut y incarner sa propre maison perdue. C’est une maison mouvante. Il y a une déchéance au fil du temps.

les 4 saisons sont aussi des personnages à part entière. Le lien que la narratrice a avec ces saisons évolue à travers le temps. Elle place dans ces saisons un peu de son âme.

Alors qu'elle s'était promis de mourir dans la maison de son enfance, à laquelle elle voue un amour immodéré, Isadora, la narratrice du roman „*Les Guerres précieuses*“, vient d'entrer en maison de retraite. L'occasion de replonger dans sa vie, étroitement liée à cette maison, jamais quittée.

Au lieu de parler du roman, j'ai choisi quatre extraits comme les quatre saisons qui structurent la narration. Il s'agit aussi de quatre différentes phases de la vie de la narratrice: l'enfance, la vieille dame en maison de retraite, la femme de 50 ans mais aussi la vie après la mort (la renaissance)

EXTRAIT 1 été. Les jeux enfantins

Juste avant cet extrait, la narratrice évoque les jeux de son enfance dans les bois pendant les vacances d'été avec ses frères, soeurs, cousins et cousines. Alors qu'au début, ils s'amusaient tous ensemble à construire une cabane commune, il vint un premier été où ce fut différent quand les garçons décidèrent de **faire bande à part (jouer entre eux, arrêter de jouer avec les filles):**

Puis Klaus et Aleksander ont grandi, et de toute façon, ils voulaient se faire des cabanes privées, pour garçons, loin des filles. Pendant un ou deux étés, ils se sont mis à **faire sécession (se retirer de la collectivité)**, et, paradoxalement, ce furent les étés les plus exaltants de notre enfance

Abandonnées, délaissées, nous les filles devons **prendre les choses en main (régler un problème ou s'occuper d'un travail seules), nous répartir les tâches (attribuer les travaux entre soi)**, afin de protéger nos territoires des garçons qui se tapissaient dans les buissons alentour pour nous faire peur, nous **piquer (=voler)** des bâtons, des pierres plates, des cordes. Harriet et moi étions les **éclaireuses (un peu comme des espionnes)** [...] Guerrières incandescentes, reines amazones à la crinière de feu, une lance dans une main, un poignard accroché à la cuisse, nous nous déplaçons, silencieuses et souples comme des panthères [...] Notre mission était de **repérer (trouver)** la nouvelle cabane construite par les garçons, et, le cas échéant, de détruire leur base pour les forcer à revenir dans nos rangs.

Amalia **faisait le guet (monter la garde, surveiller, faire attention)**, parce qu'elle était grande et qu'elle pouvait rester des heures dans l'arbre, à jouer avec ses cheveux [...]

Louisa s'occupait du **ravitaillement en vivres (chercher et la nourriture et faire des stocks)** et faisait la liaison avec la Maison. C'était elle qui devait gérer notre

stock de bois pour les extensions potentielles de la cabane, ou les réparations après les nuits de grand vent

Quant à Magda, elle s'était proclamée princesse de la forêt et déambulait, grandiloquente et souveraine entre les arbres, une couronne de lichen entremêlée dans ses cheveux blonds.

Quand nous **rentrions bredouilles (revenir sans avoir eu du succès)** avec Harriet après avoir **écumé (regarder dans)** tous les recoins de la forêt, on était un peu lassés de rester dans ces bois froids où le soleil filtrait mal, et on songeait à la bonne chaleur qui devait faire briller le potager ou la véranda, là-bas vers la Maison.

Dann wurden Klaus und Aleksander größer, und sie wollten sich sowieso private Hütten bauen, für Jungs, weit weg von den Mädchen. Ein oder zwei Sommer lang sonderteten sie sich ab , und paradoxerweise waren das die aufregendsten Sommer unserer Kindheit.

Wir Mädchen mussten die Dinge in die Hand nehmen und uns die Arbeit teilen, um unsere Reviere vor den Jungs zu schützen, die sich in den umliegenden Büschen versteckten, um uns zu erschrecken und uns die Stöcke, flachen Steine und Seilen zu rauben. Harriet und ich waren die Späherinnen [...] Glühende Kriegerinnen, Amazonenköniginnen mit Feuermähnen, einen Speer in der einen Hand, einen Dolch im Oberschenkel, bewegten wir uns leise und geschmeidig wie Panther [...] Unsere Aufgabe war es, die neue Hütte ausfindig zu machen, die die Jungen bauten, und wenn nötig ihre Basis zu zerstören, um sie zu zwingen, in unsere Reihen zurückzukehren.

Amalia hielt Ausschau, weil sie groß war und stundenlang auf dem Baum sitzen und mit ihren Haaren spielen konnte [...].

Louisa kümmerte sich um die Versorgung mit Lebensmitteln und hielt die Verbindung zum Haus. Sie war es auch, die unseren Holzvorrat für mögliche Erweiterungen des Baumhauses oder Reparaturen nach windigen Nächten verwalten musste.

Magda hatte sich zur Prinzessin des Waldes erklärt und lief großspurig und souverän zwischen den Bäumen umher, mit einer Krone aus Flechten, die sie in ihr blondes Haar gezwirbelt hatte.

Wenn Harriet und ich mit leeren Händen zurückkamen, nachdem wir jeden Winkel des Waldes abgesucht hatten, waren wir ein wenig müde, in diesen kalten Wäldern zu bleiben, durch die die Sonne schlecht durchdrang, und dachten an die

gute Wärme, die den Gemüsegarten oder die Veranda dort drüben in Richtung des Hauses zum Leuchten bringen.

Extrait2 Automne. Nostalgie de la nature et de la soeur disparue trop tôt (maison de retraite)

Harriet est floue en automne. C'est la faute des feuilles mortes, ça fait glisser les souvenirs.

Pourtant, elle adorait l'automne, Harriet. Elle **s'éclipsait (disparassait)** parfois toute seule dans le jardin, et revenait en disant qu'elle avait parlé aux écureuils, et qu'ils l'avaient écoutée, perchés sur une branche, Je détestais ces **bobards (mensonges)**, c'était comme si elle m'excluait d'une certaine intimité avec le bois, mon bois, mon cher bois que moi seule aimait à juste valeur [...] Elle jurait que c'était vrai, qu'ils écoutaient. Ils comprenaient et les autres riaient un peu en lui ébouriffant les cheveux, et ça me faisait mal. Elle était à moi et le bois aussi, et ces deux entités ne pouvaient communiquer sans moi. Je suis le lien entre le sourire de Harriet et les grands sapins que je ne verrai plus jamais. **Quand on ouvre la fenêtre de la chambre pour aérer, pour assainir cet air d'hospice des chambres de vieille, j'écoute le vent sauvage qui vient du fond du monde, et je l'imagine avoir traversé ma forêt, épousé les contours de la Maison et mes narines frémissent de délice et l'infirmière me recule de la croisée en disant que je vais tomber malade.** Mais je **crève et j'enrage (je suis très en colère)** d'être ici, moi, et Harriet a bien de la chance, elle y est encore, elle, dans la Maison, dans les bois, dans notre petite chambre, partout. Je sais qu'elle s'y promène, laisse errer sa main de glace sur les radiateurs froids.

Harriet ist im Herbst verschwommen. Das Laub ist schuld, Es lässt die Erinnerungen verrutschen.

Dabei liebte sie den Herbst, Harriet. Manchmal schlich sie sich allein in den Garten und kam zurück und sagte, sie habe mit den Eichhörnchen gesprochen, und sie hätten ihr zugehört, auf einem Ast sitzend. Ich hasste diese Lügen, es war, als würde sie mich von einer gewissen Vertrautheit mit dem Wald ausschließen, meinem Wald, meinem geliebten Wald, den nur ich richtig liebte [...] Sie schwor, dass es wahr sei, dass sie zuhörten. Sie verstanden sie und die anderen lachten ein wenig und zerzausten ihr das Haar, und Es tat mir weh. Sie gehörte mir und der Wald auch, und diese beiden Einheiten konnten ohne mich nicht miteinander kommunizieren. Ich bin die Verbindung zwischen Harriets Lächeln und den hohen Tannen, die ich nie wieder sehen werde. Wenn man das Schlafzimmerfenster öffnet, um zu lüften, um diese Hospizluft in den Zimmern der Alten zu reinigen,

lausche ich dem wilden Wind, der aus der Tiefe der Welt kommt, und ich stelle mir vor, wie er durch meinen Wald zieht, sich den Konturen des Hauses anpasst und meine Nasenflügel vor Entzücken zittern und die Krankenschwester mich von der Kreuzung zurückzieht und sagt, dass ich krank werden werde. Aber ich sterbe vor Wut, dass ich hier bin, und Harriet hat Glück, sie ist noch dort, in dem Haus, in den Wäldern, in unserem kleinen Zimmer, überall. Ich weiß, dass sie dort herumläuft und ihre eiskalte Hand über die kalten Heizkörper wandern lässt.

Extrait Hiver, la narratrice quinquagénaire, seule et reine dans sa Maison d'enfance

J'aimais être seule. Je pouvais explorer d'autres êtres à moi. Certains jours, j'étais reine, la Maison m'appartenait toute entière, un bon **feu** brûlait dans la **cheminée**, j'allumais toutes les petites **lumières**, et c'était alors un grand ruissellement de jaunes dans les pièces tamisées. Les **abat-jour** laissaient filtrer une tranquille lumière orange et semblaient palpiter, champignons lumineux dressés sur les guéridons. Les **lustres** écaillés de champagne, brillaient comme les gorges chaudes de dragons miniatures, Mon palais était rutilant, il y faisait bon vivre, tout chaud comme ça, un repaire universel contre le froid du ciel. J'étais seule survivante d'une nuit sans fin. Je me sentais fière, capable de vivre sans personne, sans ceux de mon espèce, juste avec le bois brun du parquet, les lourds rideaux qui chauffaient les fenêtres, et **les ampoules** incandescentes. Je reignais sur tout ce mobilier avec une majesté d'impératrice, et j'empruntais la dernière des pelisses de la grand-tante Babel pour m'en draper les épaules. Sur mon corps de quinquagénaire, sur mes hanches flasques déjà sans même avoir porté la. Vie. je marchais à pas lents de bout en bout dans la Maison

Ich liebte es, allein zu sein. Ich konnte andere Wesen erforschen, die zu mir gehörten. An manchen Tagen war ich Königin, das ganze Haus gehörte mir, im Kamin brannte ein schönes Feuer, ich zündete alle kleinen Lichter an, und dann strömte ein großes Gelb durch die gedämpften Räume. Die Lampenschirme ließen ein ruhiges orangefarbenes Licht durchsickern und schienen zu pulsieren, leuchtende Pilze, die auf den Tischchen standen. Die von Champagner geschuppten Kronleuchter glänzten wie die warmen Kehlen von Miniaturdrachen. Mein Palast war glänzend, es war schön, darin zu leben, ein warmer Zufluchtsort vor der Kälte des Himmels. Ich war die einzige Überlebende einer endlosen Nacht. Ich fühlte mich stolz, dass ich in der Lage war, ohne Menschen zu leben, ohne meinesgleichen, nur mit dem braunen Holz des Fußbodens, den schweren Vorhängen, die die Fenster wärmten, und den

glühenden Glühbirnen. Ich herrschte über all diese Möbel mit der Majestät einer Kaiserin und lieh mir den letzten der Pelze von Großtante Babel, um meine Schultern damit zu bedecken. Auf meinem Körper in den Fünfzigern, auf meinen schlaffen Hüften, die bereits schlaff waren, ohne jemals ein Kind getragen zu haben. Ich ging mit langsamen Schritten von einem Ende des Hauses zum anderen.

Extrait 4, printemps: Mourir et renaître?

Ce que j'aimerais c'est renaître, sans douleur, sans amertume, presque sans souvenir de ce que je fus précédemment. Peut-être aurais-je une nouvelle Maison à chérir, de nouveaux frères et soeurs avec qui courir dans les herbes soyeuses. Je sentirais à nouveau l'eau couler sur mes mains, un peu trop fraîche, pour les laver avant le repas, J'enfourcherais la fourchette dans la chair tendre d'un légume et ma langue accueillerait un ruisseau de saveurs. Les jours de pluie, je suivrais les gouttes sur le carreau. J'enfilerais de nouveaux vêtements et j'éprouverais sur ma peau jeune le frottement du tissu qui sent la lessive.

Peut-être renaîtrais-je plutôt ours, ou renard, quelque chose qui vit dans la forêt, ne connaîtrais que ses bois. J'arpenterais alors toute ma vie durant des sentiers immémoriaux entre les arbres, qui me mèneraient sans que je sache trop comment à des rivières épaisses au cours langoureux. Là je me pencherais pour laper une eau de montagne, une eau de source claire qui frémit au soleil. J'aurais pleine confiance en mes pattes vigoureuses enfoncées dans l'herbe fraîche, pleine confiance en la marche du monde, dans la parfaite ignorance de la fin des choses.

Ich würde gerne wiedergeboren werden, ohne Schmerz, ohne Bitterkeit, fast ohne Erinnerung an das, was ich vorher war. Vielleicht hätte ich ein neues Zuhause, das ich schätzen könnte, neue Brüder und Schwestern, mit denen ich durch das seidige Gras laufen könnte. Ich würde wieder spüren, wie das Wasser über meine etwas zu kühlen Hände fließt, um sie vor dem Essen zu waschen, ich würde die Gabel in das zarte Fleisch eines Gemüses stecken und meine Zunge würde einen Fülle von Geschmäckern begrüßen. An Regentagen würde ich den Tropfen auf der Fensterscheibe folgen. Ich würde mir neue Kleidung anziehen und auf meiner jungen Haut das Reiben von Stoff spüren, der nach Waschmittel riecht.

Vielleicht würde ich als Bär wiedergeboren werden, oder als Fuchs, als etwas, das im Wald lebt und nur die Wälder kennt. Dann würde ich mein ganzes Leben lang auf uralten Pfaden zwischen den Bäumen wandeln, die mich, ohne dass ich genau

wüsste, wie, zu dicken Flüssen führen würden, die sehnsuchtsvoll fließen. Dort würde ich mich bücken, um das Bergwasser zu trinken, das klare Quellwasser, das in der Sonne zittert. Ich hätte volles Vertrauen in meine kräftigen Pfoten, die im frischen Gras stecken, volles Vertrauen in den Lauf der Welt, in die vollkommene Unwissenheit über das Ende der Dinge.

Si tu veux approfondir: écoute les deux interviews radiophoniques avec Perrine Tripier:

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-invite-e-et-maintenant/l-invite-e-culture-de-et-maintenant-du-samedi-25-fevrier-2023-6436187>

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/conque-deuxieme-roman-de-perrine-tripier-fiction-historique-et-archeologique-9748469>